La critique verbale, qui a été si longtemps le domaine de ce qu'on appelait le hasard et de ce qu'on appelait le caprice, deviendra une province de plus du déterminisme. Formuler la loi des fautes naissantes, c'est en réalité prophétiser une transformation philosophique de notre art.

II.

L'ORIENTATION ACTUELLE DES ÉTUDES RELATIVES AU LATIN MÉDIÉVAL

Par Edmond Faral.

J'ai promis de parler de l'orientation actuelle des études relatives au latin médiéval. Le sujet est vaste et je ne peux pas prétendre le traiter, en cette brève communication, avec le détail et l'appareil de preuves qu'il faudrait. Pourtant, cette difficulté n'a pas suffi pour me le faire écarter; et, parce que les études en question sont peu répandues en France, et que beaucoup des idées qui les inspirent, encore en suspension dans l'atmosphère de l'enseignement oral, attendent d'être condensées en des travaux écrits, j'ai cru qu'il pouvait être utile d'analyser, fût-ce en gros, l'effort qu'elles représentent, et, donnant un aperçu un peu large et compréhensif du terrain où s'exerce ici la recherche, de définir la nature des problèmes qui se posent, le genre d'intérêt qui s'y attache et le sens général des solutions qu'on tend à leur donner.

I. *La technique du latin médiéval.*

A n'en considérer que la technique, quelle riche matière que ce latin médiéval, si neuve et si injustement négligée!

Il s'en faut que nous ayons éclairci tous les mystères de la paléographie : cependant, plusieurs des problèmes relatifs à cette science, et toujours à résoudre, touchent de très près à l'étude des grandes migrations intellectuelles, et, quelque menus qu'on puisse être tenté de les trouver, il n'en est pas moins vrai qu'ils ont d'étroits rapports avec l'histoire si hautement intéressante des grands centres d'études littéraires.

Encore la paléographie, en raison de son utilité pour des disciplines diverses, attire-t-elle à elle un certain nombre d'érudits. Mais des questions de langue, qui se soucie? Le latin vulgaire, le latin de la décadence, le latin du pré-moyen âge ont largement bénéficié des soins de divers savants. Mais, dès qu'on arrive à l'an 1000, on entre en pays inconnu et tous les guides font subitement défaut. A cette date fatale, tout de même que s'arrêtent et l'*Allgemeine Geschichte der Literatur des Mittelalters*, par Ebert, et la *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters*, par Manitius, et, plus tôt encore, à Alcuin, l'histoire des études anciennes entreprise par Roger, tout de même doit s'arrêter, à moins que de nouveaux avis ne prévalent, la prochaine revision du dictionnaire de Du Cange. Pourquoi cette date marque-t-elle pour la philologie les bornes du monde connu? C'est par l'effet d'un préjugé tenace qui veut qu'à partir du moment où les langues romanes ont dressé leurs premiers monuments, le latin n'existe plus; qu'il peut bien vivre encore d'une vie végétative, mais qu'il est désormais dépourvu d'intérêt; qu'il a cessé de remplir son office de langue mère; qu'il n'est plus que la langue artificielle et figée des gens de science.

Cependant, comment ne pas reconnaître l'intérêt d'une foule de questions qui se posent à son sujet?

Mettons que la phonétique du latin médiéval, après l'ankylose de celui-ci dans la fonction de langue savante, ne soit plus aussi intéressante que celle du latin populaire. Il n'en est pas moins vrai qu'elle est matière d'étude. Le latin n'était pas seulement lu des yeux : il l'était à haute voix, dans les écoles, dans les réfectoires des couvents, à l'église; on le chantait aussi; et, même quand l'emploi en a été réservé aux lettrés, la prononciation en a varié comme un organisme vivant. Cette prononciation a eu son histoire, qui est à écrire.

Mettons encore que la morphologie et la syntaxe, soustraites aux variations de l'usage courant, et constamment ramenées à la règle immuable des modèles classiques, représentent un ensemble de faits peu mobiles, et où la tradition antique s'est unie à celle de la vulgate en une combinaison à peu près stable. Encore ne faut-il pas être trop absolu et si, des siècles durant, le latin savant a dominé l'Europe comme une langue universelle, ce n'a pas été sans que de nombreuses singularités l'aient émaillé selon les

temps et selon les pays. Ekkehard IV, qui mourut vers l'année 1060, fait à ses compatriotes, dans un petit poème qu'il a composé sur l'art d'écrire en vers latins, la recommandation d'éviter les germanismes : « Teutonicos mores caveas » : de l'aveu des contemporains, le latin littéraire n'échappait donc pas à l'influence des idiomes nationaux. En quoi cette influence consistait-elle? Outre que la simple constatation des faits porte en elle-même son intérêt, le relevé méthodique qu'on en ferait par auteurs, par époques, par régions, par écoles, fournirait un moyen précieux pour situer ensuite, géographiquement et chronologiquement, tel ou tel texte, comme il y en a tant, où les autres indices font défaut. Il existe, par exemple, un poème latin, le *Waltharius*, fameux parmi les romanistes, parce qu'ils y voient la plus ancienne production de la poésie épique médiévale et que cette œuvre paraît avoir agi sur certaines de nos chansons de geste : est-il allemand? est-il français? La question est d'importance, puisqu'il s'agit, en somme, de l'origine d'un genre littéraire des plus grands; mais elle reste pendante, et personne n'a encore apporté d'arguments propres à la trancher. Entre diverses raisons, on n'a pas manqué d'alléguer certains faits de langue; et sur ce point, en particulier, l'accord ne se fait pas. Ce tour est français, dit l'un; il est allemand, dit l'autre : mais comment ne pas voir qu'on continuera d'en débattre et que la question en restera forcément au même point tant que, par l'étude comparative de textes datés et localisés, on n'aura pas déterminé à quels signes grammaticaux on peut reconnaître la nationalité et l'époque d'un texte latin du moyen âge? Je n'hésite pas à déclarer que la possibilité d'une solution par ce genre de procédé ne fait pas de doute pour moi ; mais qui transformera cette conviction en une vérité scientifique, sinon celui qui aura, après inventaire complet, effectué le dépouillement de tous les textes utiles? Alors, sans doute, la question de la nationalité du *Waltharius* sera résolue; et du même coup le sera aussi celle de son auteur. Car c'est aussi un problème de savoir si cet auteur est le Gerald auteur du prologue ou Ekkehard Ier de Saint-Gall : c'en est donc un de savoir à quels traits grammaticaux on reconnaît, pour telle ou telle époque, la manière des écrivains de Saint-Gall; et l'on voit ainsi que ce n'est pas seulement en rapport avec la nationalité qu'il faudrait retracer l'histoire des parti-

cularités grammaticales des textes, mais aussi en rapport avec l'enseignement des différentes écoles : œuvre vaste, délicate, mais nécessaire.

Mettons encore, pour justifier le dédain où sont tenues les études de langue quand il s'agit du latin médiéval, mettons que le vocabulaire latin, à partir du x^e^ siècle, ne réserve plus de grandes surprises au lexicologue : il n'en est pas moins vrai qu'ici encore les faits sont plus nombreux qu'on ne pense, et, à supposer que la création verbale soit alors à peu près tarie, il reste du moins à faire l'histoire des grands mouvements de mode auxquels le vocabulaire a été soumis dans son emploi. Malgré son universalité, il s'en faut qu'il soit de composition uniforme, selon qu'on examine tel ou tel texte. A quelle source de la latinité ce texte-ci ou celui-là a-t-il spécialement puisé? Ici ou là, quelles influences voit-on prédominer? Le vocabulaire de l'époque cicéronienne ou celui de la décadence? Le vocabulaire classique ou celui des Pères? Le vocabulaire de Virgile? Celui d'Horace? Celui de Sidoine Apollinaire? Et une fois déterminées une à une les différentes influences, comment les grands courants s'en laissent-ils dessiner? N'y a-t-il pas, ici encore, des faits propres à telle époque, à telle région, à telle école, à tel auteur? Ici encore, comme pour la grammaire, quelle action les langues vulgaires ont-elles exercée sur le latin, et réciproquement quelle action le latin médiéval a-t-il exercée sur les langues vulgaires? — Entendons bien, d'ailleurs, qu'il ne s'agit pas seulement de la composition des lexiques et des individualités verbales qui y figurent. Ce qu'il est essentiel d'étudier, c'est l'évolution sémantique à laquelle les mots ont obéi, et l'un des chapitres principaux de cette étude porterait sur l'important travail de création métaphorique qui, par un emploi systématique des tropes, a si profondément transformé le vocabulaire poétique à partir du xi^e^ siècle. Rien qu'à ce point de vue, celui des emplois figurés, il serait infiniment intéressant de soumettre à un examen minutieux les œuvres maîtresses de la littérature latine médiévale, par époques, par genres et par individualités; d'y relever les efforts pour renouveler l'expression; d'y distinguer la part des tempéraments, des modes, des temps et des écoles; de mettre en rapport les faits relevés pour le latin avec ceux que présentent les littéra-

tures en langue vulgaire ; enfin de marquer en celles-ci, toujours du même point de vue, les manifestations du génie individuel et les influences sociales et historiques de toutes variétés.

Moins nombreuses, moins complexes que les questions de langue, les questions de versification ont reçu, en ces cinquante dernières années, de précieux éclaircissements : elles en attendent pourtant d'autres. Je ne veux pas parler de la versification métrique qui, à quelques licences près, connues et cataloguées, est conforme à celle des anciens et n'offre pas matière à grandes recherches, bien qu'il ne soit pas indifférent d'être renseigné sur diverses questions de ce genre-ci : comment les règles de l'antiquité se sont-elles transmises aux poètes du moyen âge? Vers quels types métriques la préférence de ces poètes s'est-elle portée et pourquoi? De quelle façon l'oreille du public était-elle sensible à la mesure? Mais, quel que soit l'intérêt de ces sortes de questions, c'est vers l'histoire de la versification rythmique que notre attention est principalement attirée. L'histoire de la rime, aujourd'hui d'ailleurs assez bien faite, n'a pourtant guère été poussée, elle non plus, et toujours par l'effet du même préjugé, au delà de l'an 1000, et le problème de ses origines a été beaucoup mieux débrouillé que celui de ses destinées ultérieures. L'histoire des rythmes, telle que nous la connaissons, doit beaucoup aux recherches de Wilhelm Meyer, qui, procédant par monographies, est parvenu tout à la fois à déterminer les lois de cette technique particulière et à déterminer quelques-uns des grands faits de son évolution. Mais les résultats acquis en ce domaine appellent de nombreux compléments. Et il serait bien souhaitable qu'on nous dît quelque jour en quels rapports l'histoire de ce système de versification se trouve avec l'histoire de la musique ; quel a été le berceau de cette forme d'art ; quelles ont été les circonstances et les étapes de sa diffusion, et si elle a conditionné les procédés en usage dans la poésie de langue vulgaire.

La versification, selon l'idée qu'on s'en faisait au moyen âge, était étroitement liée avec la rhétorique, c'est-à-dire avec l'art du style : et cet art du style est un autre sujet d'études. On l'a négligé jusqu'ici, parce que les monographies éparses qui, en vingt années, ont été consacrées à une vingtaine de textes en langue vulgaire étaient peu propres à en faire apparaître l'intérêt. Mais cet intérêt se manifeste à plein quand la question est examinée

d'un point de vue véritablement historique et que, partant, non pas, comme on l'a trop fait, de notre système esthétique actuel, mais de celui des contemporains de l'œuvre considérée, on rattache celle-ci aux théories qui prévalaient lorsqu'elle est née et dont elle est l'application. Les documents, tous écrits en latin, par lesquels s'expriment ces théories, jettent sur toute la littérature, et latine et vulgaire, un jour singulièrement nouveau; et, à vrai dire, les doctrines qui dominaient alors n'ont pas une valeur absolue très considérable : l'esprit, en général, n'y trouve pas son compte : à la base, une définition insuffisante des facultés de l'intelligence; à l'application, des vues très hésitantes sur les fonctions de l'art; un ordre superficiel et dénué de logique profonde; bref, pas de philosophie satisfaisante : voilà les défauts que, sans être taxé de sévérité excessive, on y peut accuser. Mais, pour faibles qu'elles soient sous le rapport de la théorie, ces doctrines n'en ont pas moins une incontestable importance historique. Elles n'ont pas été des élucubrations stériles; les écrivains s'en sont pénétrés; et, quand on en aura démêlé les répercussions sur leurs œuvres, l'histoire littéraire aura fait un gain appréciable : on aura saisi un des ressorts importants de la création artistique : le métier, à côté du génie; le métier qui, au moyen âge, a eu une importance aussi grande qu'à n'importe quelle époque.

II. *L'exégèse et l'histoire littéraire des textes latins médiévaux.*

Je viens de dire comme foisonnent les problèmes relatifs à ce que j'ai appelé la technique du latin médiéval et l'on aura remarqué qu'en plusieurs d'entre eux se trouve impliquée l'étude exégétique et l'histoire littéraire des textes, auxquelles j'en arrive maintenant. Cette exégèse et cette histoire offrent à l'exploration un domaine vaste et fécond. On y a beaucoup fait : mais il y reste tant à faire! Recensement de l'immense matière manuscrite contenue dans les dépôts, rédaction de catalogues, dépouillement analytique des œuvres inédites, examen des catalogues anciens de bibliothèques, recherches sur la survivance des auteurs de tous âges, travaux d'édition, revision des listes chronologiques : tout cela constitue une tâche extraordinairement ample, et dont on peut dire, en dépit de la peine qu'on y a déjà dépensée, qu'on n'en voit pas le bout. — Les catalogues abondent; mais combien

sont encore nécessaires, qu'il faille soit les faire, soit les refaire! A n'en prendre qu'un exemple, et dans un pays où précisément plusieurs des catalogues en service sont des chefs-d'œuvre, il ne faut pas oublier que, pour plusieurs bibliothèques d'Angleterre, on en est encore réduit au recueil de catalogues de Bernard et que, pour la Bodléienne en particulier, il est actuellement impossible, sauf recours à l'obligeant personnel de son administration, de se retrouver dans l'ancien fonds. — L'Académie des inscriptions et belles-lettres, ainsi que Barthélemy Hauréau, ont publié une somme importante de notices et extraits des manuscrits contenus dans les bibliothèques de Paris, spécialement à la Bibliothèque nationale; des travaux analogues, bien que moins amplement conçus, se poursuivent çà et là, en France et à l'étranger; mais, toujours pour ne prendre qu'un exemple, qui fera le même voyage de découverte à travers les manuscrits d'Italie enregistrés par Mazzatinti? — Les travaux de Manitius, de Becker, de Gottlieb nous informent bien utilement sur la composition de beaucoup de bibliothèques médiévales à une date donnée : rien n'est plus instructif que cette étude du mouvement de la librairie, et les catalogues anciens sont comme les vestiges d'aqueducs où a coulé la pensée : mais ici encore quel vaste champ à exploiter! Et voici l'exemple d'un cas menu : tout récemment, M. Birkenmajer a montré comment le catalogue célèbre, ou *Biblionomia*, dressé par Richard de Fournival au XIII[e] siècle, était celui de la propre bibliothèque de l'auteur; que celui-ci légua cette bibliothèque à Gérard d'Abbeville, son collègue au chapitre cathédral d'Amiens; que Gérard la légua à son tour à la Sorbonne, d'où elle passa en 1796 à la Bibliothèque nationale. Ainsi, en maniant aujourd'hui tels et tels manuscrits de notre fonds latin, nous savons qu'ils furent de même entre les mains de ce singulier Richard de Fournival, il y a près de sept siècles, — ce qui n'est pas sans émouvoir le cœur d'un bibliophile, mais par quoi nous apprenons aussi quelques faits notables : celui-ci, par exemple, grâce au manuscrit latin 16646, que Richard possédait une traduction jusqu'ici inconnue des *Éléments* d'Euclide par Herman le Dalmate; ou celui-ci encore, grâce au manuscrit latin 16648, que les *Fondements des tables astronomiques* d'Abraham ibn Esra étaient, dès le XIII[e] siècle, accessibles aux savants de notre pays. — Quant aux éditions, il est bien vrai que nous avons et la *Patro-*

logie latine de Migne, et les *Monumenta Germaniae historica*, et la série du Maître des rôles, et mainte autre belle collection ; mais, si l'on ouvre le *Registrum multorum auctorum* où, en l'année 1280, Hugues de Trimberg dressait la liste des ouvrages dont il considérait la connaissance comme le bagage normal d'un bon étudiant, on constate que, mis à part les auteurs de l'antiquité, sur soixante textes cités, quatorze sont à retrouver, sept n'ont pas encore rencontré d'éditeurs et dix-huit sont à rééditer, — à rééditer, non point parce qu'on souhaiterait des éditions parfaites, mais souvent parce qu'on a besoin d'un texte qui ait cette vertu élémentaire d'être intelligible.

Sur toute cette partie du travail philologique, je passe rapidement pour en venir tout de suite à ce qui relève plus directement de l'histoire littéraire. Les textes une fois fournis, il s'agit d'en dégager le sens profond, d'en marquer les rapports avec le milieu et de montrer, dans les relations d'œuvre à œuvre, de peuple à peuple, de civilisation à civilisation, le jeu géminé de la tradition et de l'évolution. Or, ici, ce qu'il faut déclarer fortement, c'est combien l'histoire de la littérature latine est indispensable pour comprendre l'histoire des littératures en langues vulgaires ; et je n'en donne qu'un exemple entre cent.

Parmi les poètes de la littérature française du moyen âge, on s'accorde à reconnaître comme l'un des plus grands l'auteur de la seconde partie du *Roman de la Rose*, Jean de Meung. Peu d'écrivains du XII^e^ ou du XIII^e^ siècle tiennent dans notre histoire littéraire ou, pour ne pas préjuger du fond, dans nos histoires littéraires, une place comparable à la sienne. Il est un des premiers qu'au début du XIX^e^ siècle la faveur renaissante des érudits ait ramenés sous les regards du public, et avec quelle considération ! Au temps où la *Chanson de Roland* fut publiée pour la première fois, en 1837, on comptait du *Roman de la Rose* près de vingt éditions, dont quatorze avaient été données au XV^e^ et au XVI^e^ siècle, deux au XVIII^e^ et la dernière en 1814, par Méon. En 1843, J.-J. Ampère lui consacrait, dans la *Revue des Deux Mondes*, un grand article, où il louait la puissante originalité de Jean de Meung, manifestait son admiration pour la force de son esprit et lui décernait le titre de Voltaire du XIII^e^ siècle.

Depuis, la gloire du poète n'a pas terni, et à juste raison. Faut-il oublier pourtant que quelques-unes des idées essentielles

de ce livre retentissant, auquel Jean doit sa réputation, se retrouvent dans des écrits latins antérieurs, dans le *De planctu Naturae* et l'*Anticlaudianus* d'Alain de Lille? Que cet Alain, qui a été, à la fin du XII^e^ siècle, le penseur le plus vigoureux et le plus neuf, le poète le plus hautement distingué par l'élégante fermeté du discours et la royale abondance du verbe, avait énoncé déjà tout au long cette théorie de la Nature institutrice de la loi morale par laquelle Jean de Meung fait penser à Jean-Jacques? Que ce philosophe-poète avait été l'un des maîtres les plus recherchés des écoles parisiennes et que Jean de Meung lui a fait des emprunts suffisamment directs et copieux pour que son roman perde singulièrement de son originalité? S'il en est ainsi, comment dire encore, comme on l'a dit, que Jean de Meung a été le premier à faire entendre chez nous la voix de la « philosophie naturelle »? Qu'ayant affirmé l'identité et la souveraineté de Nature et de Raison, il est le premier anneau de la chaîne qui relie Rabelais, Montaigne, Molière, etc.? Et s'il faut reporter à quelque trois quarts de siècle plus tôt l'éclosion des idées qu'il énonce, s'il faut faire mérite au « docteur universel » des innovations philosophiques qu'on lui attribue, que de développements traditionnels à biffer, non seulement sur le poète Jean de Meung, mais aussi sur les tendances de son siècle, sur les initiatives de l'esprit laïque et bourgeois, et que d'aperçus nouveaux sur l'effort de la pensée française dans les écoles parisiennes du XII^e^ siècle!

Il apparaît ainsi que, lorsqu'il s'agit du moyen âge, on ne saurait retracer l'histoire des littératures en langue vulgaire qu'on ne retrace en même temps l'histoire de la littérature en langue latine. Pour s'en tenir à notre pays, étudier séparément chacun des groupes d'écrits français et latins qui constituent la littérature du XII^e^ siècle d'origine française, c'est légitime; c'est même nécessaire : ainsi l'exigent l'immensité de la matière, la multiplicité des problèmes et leur détail infini. Mais les divisions justifiées par la variété des points de vue et la nécessité de fragmenter la recherche ne doivent pas aboutir à la création de barrières, et il faut que le même regard soit capable d'embrasser la totalité de la pensée française pendant la période étudiée, quelle que soit la langue par laquelle elle s'est exprimée.

A cet égard, où en est-on?

Pendant longtemps, depuis les origines jusqu'au XVIII^e^ siècle,

l'étude de la littérature de la France au moyen âge s'est absorbée tout entière dans l'histoire de la littérature en langue latine. Au moyen âge même, tous les bibliographes, du XI^e^ au XV^e^ siècle, ne font mention que d'écrits latins; et aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles, les travaux de Fauchet, de Pasquier, de Borrel, la lettre de Huet sur l'origine des romans, quelques articles de Baillet et de Bayle, qui attestent une certaine sympathie pour l'ancienne poésie française, sont pourtant éclipsés par l'œuvre des Bale, des Pits, des Mabillon, des Du Cange, qui a pour objet le latin.

Avec le XVIII^e^ siècle, la situation s'est modifiée sensiblement. Sans doute, alors, l'histoire de la littérature latine vient toujours en bonne place dans les travaux de l'érudition : c'est le siècle de Montfaucon, de Leyser, d'Oudin, de Fabricius, de Tanner. Mais déjà la littérature en langue vulgaire commence à prendre une vogue qu'attestent les collections de Cangé et du marquis de Paulmy et qu'entretiennent les publications de textes et de mémoires de Barbazan et de Lacurne de Sainte-Palaye ainsi que les adaptations d'anciens poèmes du comte de Tressan et de Legrand d'Aussy.

La faveur ainsi accordée aux vieux auteurs français va dès lors si bien croissant, qu'au début du XIX^e^ siècle l'ordre des études que j'ai signalé pour les origines est complètement renversé et qu'une prépondérance définitive est assurée à la littérature romane. Raynouard donne en 1816 ses *Éléments de la grammaire romane*, de 1816 à 1821 son *Choix de poésies originales des troubadours*, en 1844 son *Lexique roman*. Fauriel professe en 1830 son cours sur l'origine des épopées françaises, et en 1846 paraît son *Histoire de la poésie provençale*. En 1846, Didron fonde les *Annales archéologiques*, et les noms des érudits adonnés à l'étude du vieux français se multiplient : Delécluze, Magnin, Jubinal, Monmerqué, Francisque Michel, etc., — sans compter les étrangers. Désormais, notre ancienne littérature triomphe.

Cette évolution des idées relatives au moyen âge depuis le milieu du XVIII^e^ siècle jusqu'à nos jours se reflète avec fidélité dans l'*Histoire littéraire de la France*. Quand les premiers rédacteurs tentèrent cet essai d'histoire littéraire nationale, tout leur effort porta exclusivement, comme il était arrivé aux Bale, aux Pits, aux Tanner pour la littérature anglaise, sur des œuvres latines. Sans doute l'ordre chronologique lui-même, qu'ils sui-

vaient, le voulait ainsi. Les plus anciens écrivains de la France ont écrit en latin : commençant par eux, on se cantonnait de ce fait même dans la littérature latine. Mais l'entreprise en était venue au tome XII, c'est-à-dire au début du XII^e^ siècle, sans que la littérature en langue vulgaire y eût pris plus qu'une place dérisoire. Les Bénédictins l'avaient suspendue en 1765; elle passa, en 1807, aux mains de l'Institut de France : et aussitôt les nouveaux éditeurs, parmi lesquels se trouvaient dom Brial, Ginguené et Daunou, notèrent l'insuffisance de ce qui avait été fait jusque-là touchant les jurisconsultes, les rabbins, les troubadours et les poètes français. Dès lors, les notices consacrées à ces derniers se multiplient; en 1842, au tome XX, apparaissent pour la première fois les signatures de P. Paris et de V. Le Clerc; et dans l'Avertissement du tome XXIII, en 1856, Littré exprime l'enthousiasme général pour la littérature dite alors « populaire » : « Lorsque l'Institut de France, écrit-il, reprit, en 1807, l'ouvrage que les Bénédictins avaient eux-mêmes suspendu quarante-quatre ans auparavant, sans avoir dépassé les premières années du XII^e^ siècle, on ne tarda pas à reconnaître qu'il y avait là, tout près de ces œuvres latines qui semblaient avoir seules mérité de vivre, une grande littérature presque inédite, féconde, originale, vivace, déjà française, mais condamnée à l'oubli, en France même, depuis 300 ans, par l'indifférence et le dédain. »

Depuis cette époque, la situation des études latines, par rapport aux études françaises, est restée la même : on est allé, on continue d'aller au français beaucoup plus qu'au latin, les deux ordres de recherche, d'ailleurs, demeurant indépendants. Romanistes et latinistes franchissent rarement les frontières de leurs états pour s'informer des états voisins. P. Paris n'était pas très versé dans les choses latines; B. Hauréau, dont P. Meyer a écrit qu'il avait l'état d'esprit d'un homme du XII^e^ siècle et, mieux, d'un réactionnaire du XII^e^ siècle, était bien trop clerc pour s'intéresser à la pâture des laïques. Aussi, au sein de l'*Histoire littéraire de la France*, qui est, comme l'a remarqué le même P. Meyer, un recueil de monographies indépendantes, entre lesquelles les discours préliminaires qui ouvrent chaque siècle ne nouent que des liens assez lâches, les notices, malgré la haute et large compétence des rédacteurs actuels, voisinent sans se pénétrer suffisamment.

Or, un certain nombre de travaux parus depuis quelque dix ans

ont montré l'étroite connexion qui existe entre les textes latins et les textes français du moyen âge. J'ai déjà écrit que la plupart des ouvrages composés en français au XII^e^ siècle étaient comme l'affleurement à la surface d'une très riche vie souterraine, de veines et de filons multiples, dont les œuvres en latin du même temps formaient la masse enfouie; et j'ai dit qu'il était donc indispensable d'étudier les écrits français dans leurs rapports avec les écrits latins contemporains. Cette idée a inspiré certains travaux récemment publiés ou en cours; et on peut lire dans un numéro de 1918 de la revue néerlandaise *Neophilologus*, sous la plume de M. Frantzen, ces phrases, — que je traduis, — par lesquelles il termine son compte-rendu de quelques publications : « La littérature romane et germanique du moyen âge est étroitement entrelacée avec la littérature latine de l'époque. La philologie romane et germanique, sans celle du latin, est incomplète et impuissante : toutes deux unies forment un tout global, dans lequel seulement un esprit scientifique peut trouver à se satisfaire. »

III. *Le latin médiéval dans ses rapports avec les grandes notions de l'histoire.*

Voilà la tâche : quels résultats en attendre? C'est sur quoi, en cette dernière partie, j'arrêterai quelques instants vos regards. Je ne relèverai pas un à un les faits qui ont été inscrits récemment à l'actif de nos connaissances; mais de travaux divers et nouveaux je voudrais dégager les idées communes les plus générales qui en font l'unité d'inspiration, qui en constituent l'esprit et qui, gages de futures découvertes, indiquent à la fois une position déjà prise et des tendances d'avenir.

La première idée à signaler a trait aux origines du grand mouvement d'art et de pensée qui s'est produit au cours des XII^e^ et XIII^e^ siècles. Ces origines sont diverses; mais, dans ce qu'elles ont d'essentiel, elles remontent à la double source de la civilisation gréco-byzantine et de la civilisation romaine.

Il s'avère, en effet, que, de la fin du XI^e^ siècle à celle du XIII^e^, Byzance et l'Orient ont, une fois de plus, administré aux nations d'Occident une abondante infusion d'idées et de suggestions de toute espèce. Soit par l'effet d'un long travail d'endosmose, qui s'est opéré, surtout sous la forme de traductions, en Sicile et dans

l'Italie méridionale, soit par l'effet d'afflux soudains, à mesure que les croisades ouvraient des voies nouvelles aux grands courants, il est certain que le monde occidental, au moment même où il faisait peser sur l'Orient la puissance de ses armes, en subissait la subtile et pénétrante autorité. Il y a là un sujet d'études dont une imagination éveillée a vite fait de concevoir toute la portée, pour peu qu'on prête attention à certaines découvertes de détail récemment acquises, je veux dire, par exemple, les monographies de M. Charles H. Haskins sur l'anonyme de Salerne, traducteur de l'*Almagest*, sur Moïse de Bergame, sur les rapports de l'Angleterre et de la Sicile au XII^e^ siècle, etc., ou encore la publication par M. Hilka d'une version latine inédite du *Roman des sept sages*, exécutée en Italie d'après une rédaction hébraïque. Un jeune érudit français travaille actuellement sur le rôle que l'Italie a joué dans la transmission à l'Occident des éléments helléniques et orientaux : je n'y insisterai donc pas.

Mais, plus que Byzance et l'Orient, c'est Rome qui a dominé tous les esprits cultivés du moyen âge, la Rome antique, celle des philosophes et des grands poètes. Il est maintenant prouvé que, s'il y eut au temps de Charlemagne une renaissance brillante des lettres latines, il y en eut une autre, plus brillante encore, au XI^e^ et au XII^e^ siècle. En dépit de la résistance opposée par certains moralistes au progrès des auteurs païens dans la faveur des lettrés, ces auteurs, qu'en un raccourci significatif on appelait tout court « les auteurs », *auctores*, ont été alors des maîtres profondément respectés, les plus grands, les plus prestigieux. Les catalogues de bibliothèques, les citations qu'on en fait, les copies qu'on en exécute, les commentaires qu'on leur consacre, les traductions et les imitations qu'ils suscitent, les règles d'art qu'on déduit de leurs exemples, leur inscription aux premières lignes des programmes d'école, tout témoigne de la profonde influence des Virgile, des Lucain, des Ovide, des Horace, des Cicéron, des Sénèque, de tous les grands classiques, et aussi de décadents aujourd'hui bien oubliés. Tout ce que le XVI^e^ siècle a possédé de l'antiquité latine, à deux textes près ou trois, le XII^e^ siècle l'a possédé, l'a médité.

On dira peut-être qu'à cette connaissance des lettres anciennes la pensée n'a pas gagné grand'chose et que l'action de l'antiquité sur les esprits du moyen âge est restée formelle et superficielle,

tandis que le grand courant des XV^e^ et XVI^e^ siècles roulera en ses flots généreux les ferments mêlés de l'art et de la pensée spéculative. — Ce jugement dédaigneux apparaît de plus en plus comme injuste et faux. Nous vivons sur l'idée traditionnelle, instituée à participation égale par les préjugés confluents de Boileau et de Voltaire, ainsi que de leurs héritiers spirituels, que le moyen âge a été, en bloc, une époque d'ignorance et d'obscurantisme ; et l'on voit de bons esprits, fort cultivés, se plier docilement à ce dogme, ramener sur un plan unique les perspectives de cinq siècles pleins, et, maniant l'anachronisme avec désinvolture, faire grief au moyen âge tout entier des chambres de torture et des *autodafés*, ou confondre en une même dérision la scolastique décadente raillée par Rabelais et la philosophie des Jean Scot, des Abélard et des Pierre de Maricourt.

Prenons garde cependant que d'authentiques savants, parmi les tout modernes, n'ont pas cru perdre leur temps, quelque absorbés qu'ils fussent par les découvertes de leurs contemporains ou par le train des leurs propres, en retraçant l'histoire de certaines branches de la science médiévale. Des médecins ont publié l'œuvre de médecins ; P. Duhem a longuement étudié les précurseurs de Léonard de Vinci et réservé une large place au moyen âge dans son histoire des doctrines cosmologiques de Platon à Copernic ; Marcelin Berthelot n'a pas cru déchoir en écrivant une grande histoire de l'alchimie. Et, pour ne pas entrer dans le détail des sciences particulières, la seule philosophie du moyen âge représente une attitude d'esprit singulièrement plus originale et féconde qu'on ne le croit d'habitude. M. Gilson en a soumis l'œuvre à un large examen. Parti de Descartes et voulant éclaircir les origines du grand problème qui domine la doctrine cartésienne, — rapports de la philosophie et de la théologie, — il s'est engagé dans la vaste bibliothèque des écrits scolastiques et il en a rapporté, élaborée au contact des textes, la certitude que le discrédit où nous tenons les penseurs de ce temps était une injustice et une erreur : « Rien n'est plus faux, a-t-il écrit, que de considérer la philosophie médiévale comme un épisode qui trouverait en lui-même sa propre conclusion et que l'on peut passer sous silence lorsqu'on retrace l'histoire des idées. C'est du moyen âge que sortent directement les doctrines philosophiques et scientifiques sous lesquelles on prétend l'accabler ;

c'est lui qui a critiqué les espèces intentionnelles, les formes spécifiques et les autres abstractions réalisées; c'est lui enfin qui a pratiqué le premier une philosophie libre de toute autorité, même humaine. Il faut donc reléguer dans le domaine des légendes l'histoire d'une renaissance de la pensée succédant à des siècles de sommeil, d'obscurité et d'erreur. La philosophie moderne n'a pas eu de lutte à soutenir pour conquérir les droits de la raison contre le moyen âge; c'est au contraire le moyen âge qui les a conquis pour elle, et l'acte même par lequel le XVII^e^ siècle s'imaginait abolir l'œuvre des siècles précédents ne faisait encore que la continuer. »

Au surplus, cette hardiesse ne s'est pas manifestée seulement dans le mouvement de la pensée purement spéculative. Pratiquée dans tous les ordres de l'activité intellectuelle, elle a également animé ceux qui s'exerçaient sur le terrain périlleux de la morale. On nous prépare une édition nouvelle de Gautier Map : ce sera une façon de rappeler l'attention sur le puissant élan satirique et critique qui se développe en tant de si beaux poèmes latins du XII^e^ et du XIII^e^ siècle. Quelle verve audacieuse, quelle libre franchise à juger papes et cardinaux, quelle fougue à flétrir les abus de l'Église! On cherche ce que le XVI^e^ siècle a pu articuler de plus véhément contre Rome et ses vices. Et si l'on craint de prêter un sens trop riche à des boutades de polémistes et de pamphlétaires, que dire de ces grands principes qui commencent, chez certains moralistes, à remplacer comme base de l'éthique la règle du commandement divin? Poser, comme on l'a vu faire à Alain de Lille, le pouvoir législatif suprême de la nature, citer les actions humaines à son tribunal pour les déclarer bonnes ou mauvaises, n'est-ce pas déjà amorcer ce réalisme moral dont nous attribuons l'invention aux hommes de la Renaissance?

Voilà ce que révèle l'étude des textes latins : faits capitaux, mais qui en laissent soupçonner d'autres, de première importance eux aussi, et encore à découvrir. Car une série de *pourquoi* se présentent à l'esprit, et en voici quelques-uns.

On n'a pas encore déterminé avec toute la certitude désirable en quel endroit de l'espace et du temps le grand mouvement de pensée que j'ai dit, et qui a gagné toute l'Europe médiévale, a pris son commencement; mais il semble bien que ce soit en France, au XI^e^ siècle. Un des faits les plus saillants de l'histoire,

à cette époque et durant le XII[e] siècle, c'est l'extraordinaire empire exercé sur le monde entier par l'esprit français, empire dont les Français avaient le sentiment très vif et que nul ne leur contestait à l'étranger. Le poète Chrétien de Troyes a exprimé cette idée que la France avait hérité sa civilisation de Rome, laquelle l'avait héritée d'Athènes : « Nos livres nous ont appris, dit-il, que la Grèce eut le premier honneur de la science et de la chevalerie ; puis chevalerie et clergie vinrent à Rome, d'où elles ont passé en France, où elles ont leur siège. Dieu fasse qu'elles y demeurent! » Ces propos ne sont pas une invention de notre auteur : ils répondent à une conviction généralement répandue de son temps et que d'autres ont exprimée ; ils répondent aussi à la prodigieuse expansion de notre littérature en langue vulgaire qui, à partir de 1150, a été l'inspiratrice immédiate de toutes les littératures européennes. — Pourquoi cette expansion?

En France même, la littérature en langue vulgaire fait sa première entrée dans l'histoire avec un éclat soudain. Pendant des siècles, la langue vulgaire a vécu, sans que l'existence s'en manifestât autrement que par de rarissimes documents, d'ailleurs dénués d'intérêt littéraire : et voilà que subitement, dans le désert, se mettent à sourdre à gros bouillons, en un jaillissement impétueux, des œuvres innombrables, appartenant aux genres les plus divers. « Le grand fait d'histoire à cette époque, c'est, — je cite M. Bédier, — qu'apparurent en France, contemporains les uns des autres ou séparés seulement par deux ou trois générations, plusieurs grands poètes, non pas dans le « peuple », mais dans l'élite, un Thibaut de Vernon et la *Chanson de saint Alexis*, un Richard le Pèlerin et la *Chanson d'Antioche*, et Guillaume de Poitiers et l'art des troubadours, et bientôt après un Wace, un Chrétien de Troyes, c'est-à-dire, en moins d'un siècle, les formes principales du roman, roman héroïque et roman romanesque, la poésie religieuse et la poésie amoureuse, et l'histoire, et le théâtre, une « littérature » en un mot, presque aussi diversement organisée que celle des Latins et des Grecs, presque tous les genres littéraires qu'avaient connus les anciens, mais renaissant sous des aspects nouveaux, chrétiens, français, et ces genres représentés d'emblée par des chefs-d'œuvre. » — Cette soudaine efflorescence, pourquoi?

Autre fait : tracez une ligne brisée par laquelle vous relierez

Poitiers, Dol, Bayeux, Rouen, Laon, Troyes, Avallon, pour revenir à Poitiers : à une ou deux exceptions près peut-être, — l'*Alexandre* d'Albéric entre autres, — c'est dans le polygone ainsi délimité qu'on voit se localiser, pendant un siècle, celui de ses débuts, toutes les œuvres de notre littérature, ou, plus exactement, c'est dans ce polygone qu'on voit jaillir une à une les premières sources de tous les genres, et je ne dis pas seulement de la littérature française, mais de la littérature provençale, puisque le plus ancien des troubadours est un comte de Poitiers. En sorte que c'est comme si la dizaine de provinces que nous avons circonscrites avaient été le berceau de toute notre littérature. — Pourquoi?

Ces pourquoi successifs, ce n'est pas l'étude de la littérature en langue vulgaire qui permet d'y répondre. La vie de la surface, c'est la constitution profonde et l'histoire du sol qui en rendent compte. Je veux dire qu'étudier ces divers problèmes, c'est retracer l'histoire générale de la culture au XI^e^ et au XII^e^ siècle, en rechercher les éléments, en marquer les hauts et les bas, reconstituer les programmes et les méthodes d'enseignement; et, dès à présent, l'hypothèse qui s'impose à l'examen est celle-ci : si la littérature de langue française a rayonné sur l'Europe, n'est-ce point parce que la France était déjà reconnue dans toute la catholicité, avant la lettre française, comme la terre élue du savoir? Et si cette littérature française a surgi subitement, si drue aussitôt que née, si étroitement enfermée, en ses débuts, dans le petit groupe de provinces que nous avons définies, n'est-ce point parce que ces provinces étaient précisément la patrie des écoles et que des maîtres illustres y dispensaient l'amour et la connaissance des lettres antiques? L'enquête est ouverte, et déjà les faits s'accumulent qui confirment l'hypothèse. Mais qu'est-ce que cette histoire si importante, si indispensable, des écoles et, plus largement, de la culture française aux XI^e^, XII^e^ et XIII^e^ siècles, quel en est le fond essentiel, sinon l'histoire d'une pensée qui s'est exprimée presque exclusivement en latin?

Tels sont quelques-uns des aperçus que le latin ouvre sur l'histoire des idées et de l'art, et je n'en veux plus citer qu'un exemple de caractère à la fois doctrinal et méthodique, où l'on voit comment, grâce à l'étude des œuvres latines, l'histoire littéraire proprement dite a pu conquérir plusieurs provinces sur le folklore. La

méthode folklorique, appliquée à la littérature, consiste essentiellement à placer dans l'activité du génie populaire l'origine des thèmes et des genres littéraires et, lorsque des analogies se présentent entre des idées et des sentiments, à en imputer l'événement à une transmission orale, dont les chants et les récits du peuple sont le véhicule. La force de ses solutions tient moins à des démonstrations positives qu'à l'absence d'autre solution. La croyance à une cassure qui se serait produite entre l'antiquité et le moyen âge, la conception d'un moyen âge éclos de principes entièrement nouveaux, une disposition romantique et arbitraire à tenir que les choses de ce temps se passent dans une atmosphère nébuleuse et obéissent à des lois qui ne sont pas des lois ordinaires, toutes ces circonstances ont favorisé pendant un temps le règne du folklore. Aux filiations de textes on a substitué les rapprochements fondés sur de simples convenances, sur des analogies qui étaient loin d'impliquer l'existence de liens généalogiques. — Mais, à mesure que l'étude des textes gagnait en étendue et en profondeur, que des travaux divers montraient un courant ininterrompu d'art et de pensée de l'antique Rome au Paris médiéval, que les œuvres littéraires s'organisaient entre elles en une chaîne fortement constituée, l'explication folklorique a perdu du terrain. Or, si on a cessé d'expliquer le *Roman de Renard* par d'hypothétiques contes d'animaux répandus parmi les peuples de l'Europe, de la péninsule ibérique à la péninsule scandinave, c'est parce qu'une explication meilleure en a été découverte en deux poèmes latins : l'anonyme *Ecbasis captivi* et l'*Ysengrimus* de Nivard. Si l'on a cessé d'expliquer les fabliaux par des contes populaires indo-européens, c'est parce que la thèse portait en elle de graves difficultés jadis relevées par M. Bédier; mais cette thèse a reçu un nouveau coup le jour où l'on a pu montrer les attaches étroites du fabliau avec certaines traditions latines et spécialement avec le genre littéraire latin qu'on intitule comédie élégiaque, altération curieuse de la comédie antique, passée du dramatique au narratif, traitée selon les règles d'une rhétorique particulière et enrichie de certains thèmes nouveaux. Si l'on a cessé d'expliquer la formation du roman français par l'action de traditions populaires celtiques, c'est parce qu'on a pu rattacher ce roman, par l'intermédiaire de romans imités de l'antique, *Roman de Thèbes*, *Roman d'Énéas*, *Roman de Troie*, à l'*Énéide* de

Virgile, à la *Thébaïde* de Stace, aux *Métamorphoses*, à l'*Art d'aimer*, aux *Héroïdes* d'Ovide; et c'est aussi parce que l'étude des textes latins a révélé dans les prétendues traditions populaires des nations celtiques l'adaptation et l'élaboration par des clercs de traditions gréco-latines transmises par l'écriture latine.

*
* *

J'ai tâché de dire le genre d'intérêt que présentent les études relatives au latin médiéval : on le voit, c'est un intérêt qui ne reste pas limité à son objet propre, mais qui le déborde de toutes parts. Je me suis appliqué à le montrer par des exemples empruntés au français : je dois ajouter que la même force explicative du latin se manifeste dans le domaine de toutes les littératures de l'Europe occidentale.

Qu'on remarque d'abord qu'entre toutes ces littératures existent les liens les plus étroits. Jamais le « comparatisme » n'a eu plus belle occasion de s'exercer. S'il est vrai qu'il n'y ait pas d'histoire possible de l'humanisme sans comparaison des littératures française et italienne, pas d'histoire possible du romantisme sans comparaison des littératures française, allemande et anglaise, combien est-il encore plus vrai que les différentes littératures nationales du moyen âge sont inséparables! Pas une œuvre marquante, en aucune d'elles, qui n'ait sa parente dans une littérature voisine; en sorte qu'aucune histoire limitée à une seule de ces littératures ne peut être pleinement explicative ni prétendre à une description complète des faits. L'histoire de toutes les littératures considérées dans leur ensemble, voilà l'œuvre qui devra solliciter les prochaines générations d'érudits.

Mais les affinités qu'on relève entre nation et nation, à quoi tiennent-elles? Elles tiennent en partie à l'immense prestige des modèles français, qui ont créé un monde à leur image. Elles tiennent aussi et surtout à la profonde unité de culture que le latin avait réalisée en Europe, infusant à tous les esprits les mêmes principes de vérité, de morale et de beauté. Le latin, la littérature française en était toute nourrie et, se diffusant, le diffusait; mais la substance n'en est pas passée seulement par cette voie indirecte dans les autres littératures. On l'étudiait directement en tous pays et l'on puisait aux sources où avaient puisé les Français. Il est

bien vrai que le lyrisme italien, de Cielo d'Alcamo à Pétrarque, est dominé par l'influence provençale; que l'œuvre de Boccace se rattache aux romans courtois et aux fabliaux de la France; que c'est dans le *Roman d'Énéas* et dans les *Faits des Romains* que les Italiens ont appris l'histoire de leurs propres ancêtres. Mais, dans ce pays où brillent, du XI^e^ au XV^e^ siècle, tant d'écrivains latins, où le travail des écoles était si actif, comment le latin n'aurait-il pas pesé sur la littérature en langue vulgaire? Dante a eu pour maître Brunetto Latini, pur exemple de culture latine. Une partie de son œuvre est en latin, et aussi une partie de celle de Boccace, et aussi de Pétrarque. — En Espagne, les poèmes religieux de Gonzalo de Berceo, le *Poème d'Alexandre* de Juan Lorenzo Segura, la poésie lyrique des Catalans et le *Poème du Cid* lui-même sont les reflets de genres français. Mais d'Espagne est issue la première version latine de la *Disciplina clericalis*; une bonne part, et peut-être la meilleure, de la littérature scientifique sur laquelle a vécu le moyen âge a été élaborée à Tolède et a consisté en une adaptation latine de travaux arabes; le *Poème du Cid* ne peut s'étudier qu'on ne tienne compte des *Gesta Roderici Campidocti*; Juan Ruiz, s'il est l'imitateur des poètes français, est aussi celui d'Ovide, et s'il écrit à la mode des pastourelles provençales ses *Cantigas de la Serrana*, il était aussi le familier de Virgile; Lopez de Ayala, s'instituant historien, étudie et pratique la manière de Tite-Live. — En Angleterre, tous les écrits de langue anglaise sont français d'inspiration depuis Layamon jusqu'à Chaucer; mais Chaucer est aussi l'imitateur des maîtres antiques, dont il faut, dit-il, « baiser les pas »; et l'on ne saurait s'étonner que l'influence latine ait été particulièrement profonde dans la patrie des Thomas Becket, des Jean de Salisbury, des Étienne Langton, des Geoffroi de Monmouth et de tant d'autres maîtres. — L'Allemagne, enfin, compte parmi ses écrivains classiques les Henri de Veldeke, les Gottfried de Strasbourg, les Hartmann von Aue, les Wolfram d'Eschenbach, qui sont des traducteurs du *Roman d'Énéas*, du *Tristan* de Thomas, de l'*Érec*, de l'*Yvain*, du *Perceval* de Chrétien de Troyes. Mais l'Allemagne participait aussi, par l'œuvre de ses écoles et de ses écrivains, à la vie intellectuelle commune dont le latin était l'organe. Elle a sa place, importante, parmi les nations qui ont enrichi la littérature latine de ce temps; et son épopée populaire, les *Nibelungen*, a des attaches étroites avec le

poème latin de *Waltharius*, dont j'ai déjà parlé. — Ainsi, ce qu'il faut constater, c'est, pendant tout le moyen âge, et dans toute l'Europe, l'universelle présence du latin. L'emploi général qui se fait de cette langue, l'adoption par tous les pays du système d'idées qu'elle apporte avec elle expliquent que l'Europe ne soit pas alors une simple expression géographique : c'est une individualité, complète en elle-même, indivisible, non pas un bloc, mais un organisme. Le même esprit en nourrit toutes les parties, y répand la même civilisation. Cette civilisation, c'est la civilisation latine; et le latin est comme un tronc géant sur lequel, pendant quatre siècles, se sont épanouies avec exubérance les branches de toutes les littératures nationales. Qui veut faire l'histoire de ces littératures, c'est du latin qu'il doit partir.